

La seconde guerre mondiale vue par un enfant

Gentil Puig-Moreno

Extraits du chapitre 1 du Livre : *“El passat ens empaita”* (Le passé nous poursuit) publié par Pagès Editors, Barcelona, 2012
La traduction et publication en français : *“Cours vite camarade”* sera publiée fin 2015

Mon passage par le Perthus, un jour de février 1939

Partir ou être arraché de mon village natal, Rocafort au pied de la belle montagne de Montserrat, près de Manresa, au cœur de la Catalogne, jeté sur routes de l'exil, et fuir je ne sais comment, vers le nord, j'imagine par Granollers, Gérone et Figuières. Traverser la frontière avec mes parents et une multitude de gens par le col du Perthus, par un jour de soleil froid et lumineux, un jour de début février 1939, et ne me souvenir de rien... C'est tellement étrange, ne pas me rappeler la soudaine et brutale séparation de mon père, sans doute encadré par des gendarmes et emmené, avec un groupe d'hommes, préalablement désarmés et regroupés, vers le camp d'internement situé sur la longue plage d'Argelès-sur-mer, non loin du Perthus.

Et nous, les enfants et les femmes, contrôlés, séparés et expédiés vers des refuges situés au nord de la France. Qui nous avait séparés et pourquoi ? Certainement nous ont-ils fait monter dans des camions militaires, puis dans des wagons à bestiaux par train spécial, peut être en gare d'Argelès-sur-mer, du Boulou, ou peut-être celle de Perpignan ? Je ne sais pas. Rien, je ne me souviens de rien... En tout cas, nous, c'est sûr, je l'ai su bien plus tard, ils nous ont transportés vers le nord-est de la France par train en partance pour Epinal (dans les Vosges). Mais je resterais des années sans me souvenir de ces instants étranges, incompréhensibles et douloureux à vivre pour un enfant de cinq ans... Une amnésie totale, énorme et durable. Comme un trou noir temporel sans fond dans ma mémoire enfantine. C'est très étrange, car, par contre, je me souviens assez bien de certains flashes de mémoire, à trois ou quatre ans, vécus dans la maison paternelle de Rocafort. Mais, comment est-il possible que, deux ou trois ans plus tard, entre cinq et six ans, je ne me souviens plus de rien, d'absolument rien. Comme si l'amnésie était reliée au drame que voyait défiler devant lui, effaré, un enfant de la triste “retirada” ou exode républicaine, sur les routes étranges de l'exil, de tous les exils, car celui-ci en annonçait d'autres.

Nous avons tous en mémoire les images dramatiques, souvent insoutenables de ce capharnaüm apocalyptique, avec des véhicules et des gens de toutes sortes; des carrioles chargées d'objets et de meubles insolites, mais aussi de vieillards, d'enfants et de blessés. Des files interminables de réfugiés harcelés, bombardés et mitraillés en rase motte par des avions italiens, sur la route voisine des voies du chemin de fer de Figuières, une ville située à 30 kilomètres de la frontière avec la France. Figuières, appelée la Guernika

catalane, car de nombreux bombardements italiens détruisirent ou mutilèrent, depuis 1937, plus d'un tiers des édifices de cette ville.

À ces événements particulièrement violents et insoutenables, s'ajoutait pour moi, le choc de la séparation. Séparation de tout, de la famille, de mon père au Perthus, de mes grands-parents à Rocafort, de mes cousins et de ma maison, du paysage inoubliable de ma montagne de Montserrat. Plus que séparation, arrachement, déracinement et cassure. Un traumatisme sans paroles pour l'enfant de cinq ans que j'étais, peut-être trop jeune, ne pouvais-je pas accepter toutes ces brutales séparations, des êtres familiers et chers, et ces sensations, exceptionnelles et incompréhensibles ; un enfant de cinq ans, ne pouvait ou ne voulait pas du tout les intégrer et les comprendre. Pour cette même raison, elles s'estompaient automatiquement de la mémoire. Comme disent les psychanalystes, notre machine interne à effacer sait très bien ce qu'elle doit faire dans ces cas. C'est ainsi que le traumatisme de sidération de février 1939 sera tout d'abord refoulé, mais par la suite, il me poursuivra confusément toute la vie durant, sans que je sache en dessiner les contours précis. Il aura des conséquences invisibles et imprévisibles, tout au long de mon enfance, mon adolescence et, sans doute, ma vie d'adulte. Une blessure confuse que j'ai étouffée, et qui a peut-être voilé quelque chose d'indicible en moi, sur laquelle je n'ai su mettre aucune parole.

(...)

Bombardements, fuites, morts, défaites, malheurs, déracinements, guerres et exils partout dans le vaste monde, totalement incompréhensibles pour un enfant. Il me faudrait beaucoup de temps pour pouvoir commencer à démêler toutes ces questions, peut-être à mesure que je pourrais réunir et reconstruire les morceaux épars de la mémoire. L'exil qui, pour moi -et tellement d'autres- commençait avec le passage de la frontière du Perthus, était marqué par les cris assourdissants des gendarmes français, "*Allez, allez, vite, vite*", par des montagnes d'armes abandonnées et entassées et par de pauvres troupeaux d'animaux exilés et perdus eux-aussi. Toutes ces étranges et terribles visions étaient pour moi bien déroutantes. Rétrospectivement, le passage de la frontière, le changement de pays et de paysage, ainsi que le poids de l'exil, auraient pour moi, et pour très longtemps encore, une sourde signification sans que je puisse totalement m'en défaire. Un poids considérable et une marque indélébile qu'encore aujourd'hui, je ne sais comment qualifier.

J'étais donc et je serais un fils d'exilé républicain, comme nous disions à Toulouse pendant mon adolescence, les années 50 et 60. Et, en fait, avec mes cinq ans j'étais déjà un exilé potentiel ; plus tard, je me souviens l'avoir moi-même revendiqué. Mais, je ne savais pas que le fait d'avoir franchi cette frontière fatidique impliquerait pour moi, **un poids politique implacable**, qui me marquerait, et qu'à partir de là, d'une manière ou d'autre, j'aurais à assumer.

À quel moment ma mémoire enfantine réapparaîtrait-elle donc ? J'imagine que ce serait peu à peu et d'une étrange manière, lorsque tout semblerait se normaliser, sans doute, un an ou deux plus tard quand les faits et les relations familiales redeviendraient plus clairs ou moins pesants pour un enfant. Je ne savais pas combien de temps s'était écoulé. Je l'ai compris bien plus tard (plus tard, ce sera toujours le même refrain),

mais pas à ce moment-là. Peut-être s'était-il écoulé un an et demi, de début février 1939 à fin juin 1940.

Avec ma mère, mon père et mon petit frère nous nous retrouvons tous ensemble à Toulouse, et nous allons vivre dans la propriété d'un certain monsieur Laborie. C'était une belle maison de maître avec un grand parc, située rue Fieux, au sud de Toulouse, en pleine campagne. Je ne sais comment mon père y avait trouvé du travail comme jardinier ou cultivateur. Nous découvrîmes ébahis cette grande maison bourgeoise du XIX siècle, et notre nouvelle demeure dans l'aile gauche.

A partir de cette époque, je commence à récupérer peu à peu ma mémoire. Elle pouvait peut-être se reconstruire dans la mesure où nous revenions à une certaine normalité familiale, dans un cadre tout à fait nouveau. Normalité toute relative mais décisive pour nous deux, les enfants. Il était temps, parce que le trou de mémoire était inquiétant. J'avais alors six ans. Quelle chance, recommencer à me souvenir, récupérer le fil perdu du temps. Nous sommes à nouveau une famille réunie, pas toute, seuls nous quatre. Car depuis le coup d'état militaire de juillet 1936, et le début de la guerre civile d'Espagne, il y avait de cela quatre ou cinq ans, nous avions perdu de vue le reste de la famille Puig de Rocafort, les grands-parents, les oncles, les tantes, les cousins et cousines. Nous, les enfants, n'en savions plus rien, peut-être nos parents en savaient-ils davantage. Où étaient-ils les uns et les autres ? Plus tard j'ai su que l'oncle Emile et ses enfants étaient restés bloqués à Valence, et que l'oncle Joseph, le plus jeune, avait atterri au Maroc.

En tout cas, en juin 1940, c'était surtout le début de la seconde guerre mondiale. Tout commençait en même temps. Mais, de cela je n'en savais rien. Tout ce qui allait se dérouler à partir de là était pour moi insolite et nouveau. Par dessus tout, j'avais une famille, une nouvelle maison, un jardin et des animaux, un monde nouveau à découvrir. Mais une guerre totale s'annonçait.

(...)

Que pouvait représenter pour moi, un enfant de huit ou neuf ans, cette guerre totale ? Sans doute une certaine confusion, ou bien une première compréhension, étant donné que durant ma courte expérience de la vie, et avec une mémoire tronquée, j'avais connu et supporté pas mal de déconvenues, de malheurs, ou même de traumatismes. Entre le départ en catastrophe de mon village natal, les durs chemins de la *retirada* (retraite), les séparations familiales, les voyages dans des wagons à bestiaux du sud au nord de la France, le refuge d'Épinal, les insultes des enfants de l'école pétainiste, les bombardements des avions anglais, et les émissions clandestines de Radio Londres, tout coïncidait pour me donner l'impression d'une guerre réelle, dure et globale, et non pas d'un jeu d'enfants. Il y avait la guerre partout dans le monde. Une situation assez terrible pour un enfant ! Maintenant, je le reconnais, je ne sais pas du tout ce que je pouvais comprendre à tout cela, mais en tout cas, durant quelques années, je m'y trouvais totalement immergé. J'imagine que c'était une situation assez compliquée pour moi, comme pour beaucoup d'autres enfants de la guerre, mais certains événements assez précis qui s'ajoutaient, et que j'allais vivre de près, allaient m'aider bien vite à comprendre, et chaque fois de mieux en mieux, cette terrible guerre.

(...)

De 10 à 14 ans et après la grande fête de la Libération de Toulouse en 1944 j'ai grandi au quartier de la Croix de Pierre avec d'autres amis. J'étais inscrit à l'équipe de cadets de l'équipe de basket appelée "L'Emancipatrice Toulousaine", un nom évocateur d'émancipation ouvrière, un club sportif des années du Front Populaire de 1936. Il avait été interdit sous Vichy puis ressuscité et était animé par un groupe de militants socialistes âgés du quartier. Toujours pareil, ceci je le sais maintenant, mais pas à l'époque. Un jour d'été de 1947, un des responsables du club m'avait dit de demander à mon père s'il me permettrait d'aller avec mon équipe de basket en excursion à Puigcerda (en Espagne). Mon père le rencontra et lui demanda des garanties, parce que je n'avais pas encore les documents de réfugié, je ne figurais que sur ceux de mon père. Le dirigeant du club lui répondit que l'autorisation était obtenue grâce à une liste où figuraient le nom, prénom et âge de tous les enfants, signée par un commissaire de la gendarmerie française, et qu'il n'y avait aucun danger, car la nationalité des enfants n'y figurait pas. Finalement, nous y sommes allés en autobus, et Puigcerda en Cerdagne catalane (Espagnole) fut pour moi une nouvelle découverte. Un pays, le mien, mais inconnu et étrange. Les gens étaient différents, ou me semblaient différents, parce qu'ils n'étaient pas vêtus comme nous, surtout les jeunes filles, que j'observais de loin, et que je voyais se promener, bras-dessus, bras-dessous, comme pour se protéger, de je ne sais quoi, autour du lac de Puigcerda. On aurait dit qu'elles sortaient d'un album des années 30, avec des robes et des bas de laine beige. Les jeunes militaires aussi étaient curieux, ils regardaient les filles, mais de loin, sans les aborder. Et puis, il y avait surtout ces curés en soutanes et ces garde-civils avec des tricorns noirs et cirés. Ce n'est pas ainsi que j'imaginai mon pays, du moins celui de mon père. Un pays, du temps de la République, construit avec des images mentales qu'il m'avait transmises. Un pays libre, moderne, culte, joyeux, combatif, presque héroïque.

(...)

Un jour, je me trouvais chez mon ami Oriol, dans une maison située dans la même avenue de Muret assez loin de la place de la Croix de Pierre. Oriol était un ami catalan du *Casal Català* de Toulouse, fils de réfugié comme moi et nous faisions une partie d'échecs sur la table de la salle à manger, non loin de son père, qui lisait un livre assis dans un fauteuil. Tout d'un coup, spontanément, je me suis adressé à Oriol, en français. Et lui, me regardant en fronçant les sourcils, me répondit en catalan en me donnant des coups de pieds sous la table. Je venais de comprendre que chez lui il fallait parler uniquement en catalan. Pas de français, et encore moins de castillan. Par la suite dans la rue en m'accompagnant chez moi, Oriol voulut m'expliquer. Chez lui, il fallait parler toujours en catalan et, hors de chez lui, en français, mais uniquement si c'était nécessaire.

Son père pratiquait un catalanisme intransigeant, alors que chez moi l'on pratiquait un catalanisme naturel et tolérant, et une sorte de plurilinguisme, avec des usages différenciés pour chaque langue : catalan entre nous, en famille, castillan avec certains amis de nos parents, français à l'école, avec les voisins et dans les magasins, et occitan avec d'autres voisins. Notre père n'était pas du tout nationaliste, bien au contraire, c'était un internationaliste convaincu et il pratiquait cette idée d'une manière effective. C'était son legs

anarcho-libertaire. Il s'intéressait à l'espéranto, mais aussi à l'anglais, car il était abonné à une revue scientifique qu'il recevait de je ne sais où. Il nous répétait souvent que les nationalismes militaristes de 1914 et de 1939, étaient les coupables des plus grands génocides de l'humanité, et il ne voulait plus en entendre parler; il les fuyait comme la peste. Voilà pourquoi, il pensait que nous devions apprendre beaucoup de langues différentes. De plus, lui-même commençait à écrire des livres en français. Ce qui n'excluait en rien qu'il se sentait aussi profondément catalan que les autres. Il était catalan d'une façon naturelle, sans en rajouter.

(...)

Mon père, qui venait de parler avec un ami français qui était fonctionnaire de la Préfecture de la Haute Garonne, à Toulouse, m'indiqua que je pouvais bénéficier de la nationalité française, mais pour cela il faudrait que je fasse 18 mois de service militaire. Il ajoutait aussitôt que la France était impliquée dans une guerre en Indochine, depuis 1946. Nous étions en 1952, et nous ne savions pas, à l'époque, qu'elle durerait jusqu'en 1954. Une guerre, d'où l'armée française, sortirait bien mal en point, après la terrible défaite de la bataille de Diên-Biên-Phu, qui dura de novembre 1953 au 7 mai 1954, après trois mois de bombardements et d'assauts du Viêt-Minh, dirigé par le général Nguyễn Giap. De plus, en 1954, commencerait la guerre d'Algérie, avec la première vague d'attentats le 1^{er} novembre. À l'époque, tout cela ne se savait pas avec une grande exactitude, mais, selon mon père, le panorama politique et militaire était assez confus et sombre.

Ensemble, nous imaginions ce qui m'attendait si je tenais à obtenir la nationalité française. Ce n'était pas du tout réjouissant. Devenir français dans cette perspective n'était pas facile. Surtout que mon père, et moi, n'étions pas favorables à ces guerres post-coloniales de la France. Nous pesions les avantages et les inconvénients, et ces derniers étaient beaucoup plus nombreux. J'allais donc m'abstenir de demander la naturalisation française. Surtout qu'il existait pour moi, la possibilité de recevoir des papiers officiels français grâce à l'OFPRA (Office Français de Protection des Réfugiés et Apatrides, créé précisément en 1952), ainsi je pourrais obtenir le carnet d'identité et un passeport bleu ciel de Réfugié et Apatride de l'Etat Français, comme celui que venait d'obtenir mon père.

(...)

J'ajoute un détail significatif de l'attitude de mon père, c'était son silence presque absolu sur la guerre civile espagnole. Le silence que toute une génération s'était imposée à elle-même, sans concertation. Et pour ceux, de cette même génération qui vivaient en Espagne sous le régime franquiste, ce fut pire encore, car, de plus, eux, avaient en plus, le silence des tombes et des fosses communes. Ce fut pour les uns et les autres un drame si grand et douloureux qu'ils pensaient que les paroles n'arriveraient jamais à l'expliquer. Tout ce que je savais de la guerre civile, je l'avais demandé et arraché à mon père, qui ne répondait pas toujours, si ce n'était pour dire que *"l'Espagne était le pays de tous les malheurs"*. Pour nous, les fils de républicains exilés, il était capital de pouvoir comprendre nos parents, et connaître la cause de ce malheur énorme et sans nom. Il nous faudrait reprendre les fils rompus de l'histoire de notre pays. En tout cas, pour ce qui est de l'aspect politique, comme dans beaucoup d'autres, notre père nous laissa, à mon frère et moi, totalement libres, afin de ne pas nous influencer dans nos choix éventuels. Il avait déjà assez fait comme cela, en nous

formant solidement, avec des valeurs humanistes, de façon assez dure, il est vrai, mais avec toujours afin que nous devenions des hommes libres. Et de cela, je lui en suis reconnaissant. Bien qu'être des hommes libres, soit une gageure inatteignable, comme un combat douteux, car on n'est jamais tout à fait libre de faire ce que l'on veut, les contingences de la vie quotidienne sont tellement nombreuses. Cependant, c'était le but, que je me suis toujours efforcé d'atteindre, surtout au moment de choisir entre deux voies, ou deux possibilités.

(...)

Revenir sur les souvenirs est toujours un travail insolite sur soi-même, une tâche qui n'en finit jamais de reconstruire une réalité fuyante, comme une corvée semblable à celle de Sisyphe, toujours recommencée. Écrire sur son propre passé revient, en quelque sorte, à le modifier et le transformer, par le simple fait d'écrire sur lui. Cependant, la réalité reconstruite par l'écriture est toujours moins profonde ou palpable que la réalité vécue. Seuls les grands écrivains peuvent transformer la réalité vécue, et accéder à une création sublimée et supérieure.

J'ai vécu à Toulouse des événements historiques très significatifs de la seconde guerre mondiale, vécus presque en direct, sans, bien sûr, y participer, à cause de mon jeune âge. Par contre, j'ai subi les conséquences de l'exil républicain et la guerre comme enfant, comme tous les enfants qui vivent les guerres, avec des peurs et des moments étrangement excitants, qui ressemblent à de grands jeux, mais qui ne le sont pas du tout. En tout cas, à Toulouse, j'y ai vécu mon enfance en pleine guerre, et avec cet étrange bagage sur le dos, ce traumatisme initial de l'exil à partir de 1939, qui me poursuivait d'une manière sourde, si difficile à préciser.



Après le récit de cette première étape de ma vie d'enfant et d'adolescent, j'aimerais pouvoir faire le point ou résumer la signification qu'eurent pour moi toutes ces années, passées à Toulouse de 1940 à 1958, avec ma formation culturelle, intellectuelle, politique et sentimentale.

Je devais ma formation morale et humaine surtout à un père anarcho-marxiste, et à l'éducation qu'il m'avait prodigué selon les préceptes de l'Emile de Jean-Jacques Rousseau, mais aussi à tous mes enseignants de l'école républicaine et laïque revivifiée de 1945 (après la triste parenthèse de Vichy). Puis, tout au long de mon enfance toulousaine j'ai été immergé dans une ambiance languedocienne des quartiers populaires de la ville rose, et donc à la langue occitane, et j'ai toujours conservé de cette époque un sentiment d'attachement très fort pour cette langue, tellement voisine de ma langue catalane, une langue que je comprends et que j'arrive à parler facilement.

La construction de ma personnalité culturelle, humaine et politique, était marquée par les événements que j'avais vécus lors de ma jeunesse à Toulouse, tout comme les influences que j'avais reçues de mon entourage familial. Un fait significatif de cette construction identitaire balbutiante fut, sans aucun doute, ma toute première prise de conscience et d'engagement politique à la Jeunesse Socialiste Unifiée (JSU) qui datait de l'Espagne républicaine de 1936. En parallèle, je construisais également une identité bilingue et biculturelle, catalane et française, à partir du contexte familial et social de l'exil républicain catalan et espagnol de Toulouse.

De cette identité bilingue et biculturelle, j'en tirerai plus tard une force dans la mesure où elle serait assumée et cultivée. Je m'explique. J'ai appris par l'expérience que lorsque que l'on subit la coexistence de deux langues, sans savoir où elle nous conduit, cela peut nous déstabiliser et devenir un handicap. Alors, il vaut mieux l'assumer, c'est-à-dire, comprendre le mieux possible ce qu'est une langue autant qu'une autre, et arriver à les différencier pour ne pas tomber dans les pièges de la confusion. Même si au début, la pratique du français a dû être pour moi difficile à assumer, je pense qu'être à cheval entre deux cultures ne m'a pas affaibli, bien au contraire, cela m'a donné une vision plus critique envers chacune des cultures, qui m'a permis bien plus tard de devenir une sorte de passeur de cultures. Mon expérience m'a conduit à penser que si la construction d'une identité bilingue était bien assumée des deux côtés, elle pouvait être une réussite. Mais pour cela, il faut découvrir ce qu'il y a de bon et de beau dans les deux cultures pour pouvoir les vivre avec bonheur.

Ce n'est que par une étude patiente et opiniâtre des deux langues que l'on peut y parvenir, sachant qu'il n'y a pas de bilingue idéal, mais que l'on peut se rapprocher de l'équilibre. C'est une longue et patiente quête sur nous-mêmes afin de vaincre ce handicap, et le transformer en une force faite de la compréhension de deux mondes, de deux langues et de deux cultures. En tout cas, ma condition d'enfant exilé m'a imposé ce dilemme ; il m'a fallu le démêler du mieux que j'ai pu. Par ailleurs, je reconnais que la découverte de la langue française a été pour moi une grande surprise, car tout était à découvrir. J'aimais découvrir de nouveaux mots, comme l'on découvre un nouveau monde. Depuis, j'ai compris que toute nouvelle langue

portait en soi la promesse d'une nouvelle façon de voir le monde. Et, en le parcourant, j'ai toujours découvert de nouvelles cultures.

De son côté, mon pays, la Catalogne, a subi une situation semblable concernant sa langue. Le franquisme a nié et supprimé sa langue et son identité. Ainsi, les catalans ayant été privés de leur liberté et de leur propre identité ont développé par la suite, avec la démocratie retrouvée, une ouverture et un respect des autres cultures. Celles-ci provenaient des pays africains ou sud-américains. Les Catalans n'ont pas imposé aux migrants une intégration à sens unique (c'est-à-dire, qu'ils s'intègrent), ou une assimilation forcée (c'est-à-dire, qu'ils oublient leur origine). Ces derniers vingt ans, la Catalogne a accueilli beaucoup de migrants, et elle a institué une fête interculturelle, avec les cultures des migrants, car elle savait ce que c'était que d'en être privé.

Personnellement, avec l'obtention tardive de ma double nationalité (décriée par certains nationalistes obtus ou nostalgiques), j'ai comme l'impression d'être devenu, en quelque sorte, *un super-citoyen*, puisque je peux voter dans les deux pays que j'aime (La Catalogne et la France). Car, après avoir été privé de ce droit pendant près de 40 ans de franquisme, en Espagne, aujourd'hui, je peux vous assurer que je prends une belle revanche, en votant partout et toujours !

Tous les exils

*À cinq ans devenir un enfant exilé
Perdu en 39 à la frontière du Perthuis
Pourquoi, le destin me le dirait ?*

*Chargeant sur mes frêles épaules la peine
Comme tant d'autres exilés républicains
Expulsés sans égard des terres ibériques.*

*Exilés externes vers des terres lointaines.
Exilés internes des terres cruelles du général
Au Mexique, le Pays des Soviets, en France, les uns
Aux camps d'internement et prisons, les autres.*

*Terribles et inhumains tous nos exils
Exilés de tout, de la langue et de la terre
Du respect, de la culture et du vent
Du pays, des paysages et des mages.*

*Les exilés du monde n'oublieront jamais
Le pire exil celui du renoncement
De la peur et de la couardise.*

*Sisyphé, lui, ne renoncera jamais
Au recommencement du songe idéal
À l'invention des nouvelles racines
Au rêve final des exils
À l'aube d'un jour
Nous renaîtrons
Nous tous.*

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com